

TECHNIKART

JEUDI 17 MAI 2018

SUPER~CANNES



8

GRATUIT | FREE

TISCAZ



EL TEQUILA ESPECIAL
HECHO EN MEXICO

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

édito

Travolta et nous

Chaque jour, la presse cinéma s'interroge : « Où sont passées les stars ? ». Il y en avait au moins une, et une belle, démultipliée sur la Croisette : en promo pour *Gotti*, à la plage pour fêter les 40 ans de *Grease*, en masterclass salle Buñuel. Sous vos applaudissements : le dernier dinosaure pop.

JOHN Travolta reçoit la presse internationale au septième étage du Carlton, dans une suite avec vue sur la mer, petits fours, rafraîchissements à portée de main, grand style. Il serre la main aux journalistes, TOUS les journalistes (et on est un paquet), demandant gentiment notre prénom en nous fixant de son regard bleu lagon, décochant sourire sur sourire. Oui : ce sourire. Il est tiré à quatre épingles, manifestement en pleine forme, comme requinqué par sa récente performance histrionique dans la série *American Crime Story : the People vs O.J. Simpson*. Pas confusé du tout, Travolta. Il est là pour faire la promo de *Gotti*, biopic DTV du plus gros bonnet de la famille Gambino, réalisé par Kevin Connolly, le mec qui jouait Eric dans la série HBO *Entourage* – le film ressemble d'ailleurs un peu aux simili mafia-movies qu'on voyait dans *Entourage*. Mais personne ici ne fait semblant de prendre *Gotti* pour *le Parrain*. Ni nous, ni lui. Il a un film à vendre et le fait comme un professionnel, un gentleman, une... star, oui, c'est le mot. Les plumitifs du monde entier trépigment à l'idée de le rencontrer. Il prendra des selfies et signera des DVD de *Pulp Fiction* s'il le faut. En table ronde, la conversation part dans tous les sens, mais les questions qui lui tombent dessus à la chaîne (« Vous dansez toujours ? » « Jouer un méchant, ça vous plaît ? », « Vous faites beaucoup d'exercice ? ») finissent par dessiner un portrait cubiste du bonhomme. Il ne refuse aucun sujet : le disco, Tarantino, la scientologie, la traversée du désert 80's, les mêmes Internet, le système mafieux qui régent Hollywood depuis la nuit des temps... Toujours le sourire. Il parvient à donner une dimension vibrante, humaine, à tout ce qu'il dit. « *Il y a quatre ans, quand on est venu fêter les 20 ans de Pulp Fiction sur la plage, j'étais en pleurs.* » En pleurs, John ? « *Oui, j'ai vu toute ma vie d'acteur défiler devant mes yeux, ça m'a bouleversé.* »

Cette année, ce ne sont pas les 20 ans de *Pulp Fiction* qu'on célèbre, mais les 40 de *Grease*, autre marqueur générationnel indélébile. Si tous les acteurs ont des bornes dans leur filmo, Travolta est l'un des rares à avoir su capter aussi régulièrement et aussi glorieusement l'esprit du temps. Tony

Manero, Danny Zuko, Vincent Vega... On lui demande à quoi ça tient, il fait mine d'y réfléchir pour la première fois. « *Je ne sais pas... Quand j'étais gosse, je m'intéressais toujours à ce qui était neuf, au dernier truc à la mode. J'aimais avoir un coup d'avance. C'est peut-être pour ça que j'ai su à plusieurs reprises choisir les bons films. Quand Tarantino est venu me chercher, il m'a parlé de deux projets : le truc de vampires que George Clooney a fini par faire (Une nuit en enfer), et Pulp Fiction. Sauf que Pulp Fiction était déjà casté : c'est Michael Madsen qui devait jouer Vincent Vega. Un soir où on trainait ensemble chez lui, Quentin m'a dit : "John, dis-moi la vérité : Une nuit en enfer, tu le sens pas, c'est ça ? Tu préfères Pulp Fiction ?" Et j'ai dû lui avouer que je me foutais complètement de ces histoires de vampires... Vous voyez ce que je veux dire ? Ce n'était pas moi en train de faire un caprice, c'était juste mon goût personnel.* »

On aimerait rebondir, mais la journaliste allemande vient de poser une question sur sa passion pour l'aviation. Pas grave : Travolta nous a quand même donné de quoi ruminer. On repensera à lui devant *Under the Silverlake*, la vaste dissertation méta d'un cinéaste, David Robert Mitchell, lui aussi guidé par l'envie d'être totalement de son époque. *Pulp Fiction* marquait le grand basculement dans l'ère postmoderne, *Under the Silver Lake* s'envisage comme un immense digest de la pop culture contemporaine, entendant révéler la dimension morbide, quasi putride, de l'obsession de celle-ci pour le recyclage permanent. C'est « L'invasion des profanateurs de pop culture » (citation du Don Siegel à l'appui). Un hipster de East Hollywood y cherche son chemin au milieu d'un labyrinthe de signes, de références, de refrains, de posters. Et l'homme derrière la caméra se demande : comment être cool, moderne, pertinent ? Espérons pour lui qu'il a eu le temps de passer une tête à la masterclass de John Travolta.

FRÉDÉRIC FOUBERT

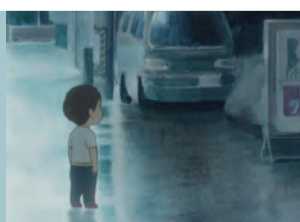
#8



page 4
#AccrocheCœur



page 5
#HuileDePalme



Page 6
#LilBoyNtheHood



Page 9
#HomeSweetHome



Page 13
#ChocoLaLaLa



KEVIN MACDONALD

« Whitney s'est glissée dans le rêve blanc de l'Amérique middle class »

que tenait Whitney dans le monde de l'époque reflétait certaines questions, étrangement contemporaines, de race, d'égalité homme-femme, de sexualité, de harcèlement etc.

Ce film, c'est une commande...

Oui. Je n'étais pas spécialement fan de Whitney. Elle n'est pas cool, elle ne fait pas de la « vraie » musique black etc... Et quand l'un des producteurs m'a approché il y a deux ans, j'ai décliné l'offre. Plus tard, à Sundance, il m'a présenté l'ancien agent de Whitney, Nicole David. Elle m'a dit, « Je veux que fassiez ce film, j'ai été l'agent de Whitney pendant 25 ans, je l'aimais plus que n'importe quel autre de mes clients, et je n'ai jamais vraiment su qui elle était. » Les agents ne parlent jamais de leurs clients avec autant d'affection... Whitney était une sorte de mystère, y compris pour ses proches. Et j'y ai vu une super *detective story*.

Cela fait donc deux documentaires sur Whitney en l'espace de six mois (Whitney : Can I be Me ? de Nick Broomfield est tombé sur Netflix fin 2017), réalisés par les deux documentaristes anglais les plus côtés... Pourquoi maintenant ?

Aucune idée. Le Zeitgeist ? Ou peut-être que ça a à voir avec la nouvelle génération adolescente, qui redécouvre aujourd'hui ses chansons en totale déconnexion avec son histoire. Je parlais à une amie institutrice qui me disait qu'en salle des profs, ses plus jeunes collègues de 20-25 ans mettaient toujours des tubes de Whitney Houston...

En Angleterre et aux Etats-Unis, elle revient très fort.

Vous avez vu le film de Broomfield ?

Non, je ne voulais pas. Je lui ai envoyé un petit mot pour lui dire qu'il y avait de la place pour deux. Ce n'est pas une compétition.

C'est un doc un peu trashy et mal fagoté, qui choisit de se focaliser sur la romance on/off entre Whitney et son assistante Robyn Crawford...

L'idée que ce serait le prisme par lequel se dévoile sa vie est un peu absurde. J'ai vu des documents attestant de la longueur de leur relation, et elles n'ont été amantes que pendant deux ans, au début de sa carrière. J'ai échangé des mails avec Robyn, mais elle n'a pas voulu apparaître à l'écran.

Mais vous avez Bobby Brown (l'ex-rappeur bad-boy, ex-mari de Whitney), qui ne se montre pas très coopératif...

Un homme-enfant. Il a surtout cherché à se protéger et à protéger son égo. Pas un mot sur la drogue et la co-dépendance malsaine qui les liait. Il a dû mal à se retourner avec honnêteté sur son histoire avec Whitney. J'ai senti de la pitié pour lui. Un personnage triste, pathétique.

Le film rend bien compte de la superficialité des années 80...

L'éthique détraquée et l'avidité des années Reagan est importante dans le contexte. D'un point de vue racial, aussi. J'intègre au montage des pubs et des archives qui chantaient le rêve blanc de l'Amérique middle class.

Whitney était la Girl Next Door, la première femme noire sur laquelle des hommes blancs pouvaient fantasmer en toute tranquillité. Elle n'était pas menaçante, ni sexuellement, ni racialement.

On découvre un peu fascinés l'impact culturel qu'elle a eu sur la communauté noire, notamment cette interprétation fameuse de l'hymne national au superbowl...

Ça fout des frissons. J'avais lu un article dans le New Yorker sur cette performance. Elle a changé le « Star-Spangled Banner » pour toujours, en faisant d'un hymne guerrier et martial une chanson pour la liberté à laquelle les noirs américains, qui n'ont jamais voulu y être associés, pouvaient enfin s'identifier. Ça a profondément marqué la société de l'époque.

Whitney, Prince, Michael Jackson... C'est un peu la même histoire d'émancipation raciale, non ?

C'est fou, hein ? Trois artistes noirs dont les parents ont débuté dans le Sud des Etats-Unis dans les années 30-40, qui montent dans des villes du nord (Detroit, New Jersey) en espérant se libérer du racisme et faire de leurs enfants des Américains purs et simples, mais découvrent que le racisme a d'autres formes. Aucun d'eux n'était politisé, ce qui est très étrange. Tous les trois ont été accros aux drogues et tous les trois sont morts dans la solitude la plus totale. Pourquoi ? Ça ne peut pas être une coïncidence...

RECUEILLI PAR BENJAMIN ROZOVAS

L'enfance ballotée, la gloire, l'argent, Bobby Brown, la famille qui vampirise, les drogues qui empêchent de chanter... Kevin MacDonald signe la somme doc définitive sur Whitney Houston.

Whitney Houston est presque plus connue pour ses errances tabloïd que pour sa musique. Ne craigniez-vous pas avec ce doc de souscrire à la curiosité malsaine qui entoure une partie de sa vie ?

Non seulement ça m'inquiétait, mais c'est ce qui m'a décidé en fin de compte. Je voulais faire un film sérieux sur un sujet que les gens n'identifient pas comme tel. Comment isoler l'artiste et la personne sans me laisser guider par les sirènes tabloïd ? Je suis allé de découverte en découverte. J'ai lancé les interviews et j'ai réalisé peu à peu que l'histoire soulevait des considérations sociales plus larges, et que la place

L'ITW

Amin, mon dada

Amin de Philippe Faucon raconte les travailleurs immigrés, délocalisés par définition, coupés d'eux-mêmes mais en guerre contre personne, eux.

Dis-moi comment tu t'appelles, je te dirai le film que tu es. Les titres de Philippe Faucon ne doivent rien au hasard. Dans *Samia* (2000) comme dans *Fatima* (2015) il y avait une mère et ses filles, mais le choix du prénom permettait de remonter une génération de l'un à l'autre, et de changer ainsi la préoccupation du film. Car voilà, Faucon est un cinéaste préoccupé, davantage qu'un cinéaste social, sociologique, sociétal ou engagé. *Amin* raconte un foyer de travailleurs immigrés, où les gens se croisent en revenant des chantiers. Pendant dix bonnes minutes, on regarde tous ces visages en se demandant lequel s'appelle Amin (donc ce que sera le film), comme si chaque trajectoire méritait à égalité son récit. On se pose finalement sur un grand gaillard sénégalais, Moustapha Mbengue, vraie présence de cinoche, qui joue pourtant une absence. Il est là, il bosse bien, il est engagé par Emmanuelle Devos, ils coucheront même ensemble pendant un temps, presque normalement. Mais sa tête est ailleurs, au Sénégal, où il prend parfois le risque de rentrer avec des euros (et le moral) dans les chaussettes. Car là-bas, il n'est pas non plus à sa place : ses enfants le connaissent à peine, sa femme lui reproche son sacrifice, ou de ne pas vouloir l'emmenner avec lui. De retour en France, un raccord mesure l'étendue de ce qui les sépare, le degré de manque, de rancœur, d'impossible. On a parfois traité les travailleurs immigrés au cinéma, mais toujours sous l'angle du décalage, jamais sur celui du manque et de la peur du vide. Comment remplir ça ? Comment échapper à une forme de fatalité, que désigne devant ses yeux la trajectoire d'un vieil Algérien qui arrive à la retraite ? *Amin* n'a pas la réponse, il n'a pas la clef. Et Faucon non plus. Voilà ce qui fait la beauté de son cinéma : les questions.

LÉONARD HADDAD

QUINZAINE DES RÉALISATEURS

Traduction page 11





**ROLAND
DE PHILIPPE FAUCON**

Roland, moniteur de plongée à Marseille, se voit confier la garde de sa nièce Aglaé. Peu à l'aise avec la jeunesse, il fait appel à Nadia, serveuse récemment immigrée et sans domicile fixe, pour l'aider à éduquer l'adolescente...

**LE PALMARÈS ÉVOLUTIF
2018**

Les trois jours du putois



SÉLECTION OFFICIELLE

LA movie pas tout à fait comme les autres, avec un hipster à la place du privé et des quartiers rarement visités, *Under the Silver Lake* se livre à sa propre satire et se perd dans sa propre errance. Pas forcément une bonne chose.

Toujours plus à l'est. L'histoire des films où Los Angeles joue son propre rôle aura suivi la reconfiguration de la ville. Commencé à l'Ouest (de *En quatrième vitesse* à *Boulevard du crépuscule* puis jusqu'à *Mulholland Drive*, itinéraire sympa à faire en bagnole), les films se décalent désormais « à l'est d'Hollywood », comme auraient dit Steinbeck et Kazan. *Under the Silver Lake* est un LA movie with a twist. Le privé, c'était le gars qui connaissait les videurs et les portes de derrière. Le type qui passait partout. Dans le monde d'aujourd'hui, il est remplacé par le hipster – une autre façon d'être passe-partout : ressembler comme deux gouttes d'eau à la foule de *beautiful people* à laquelle on appartient. « J'aime bien ton T-shirt, » dit la fille habillée avec des ballons, « on devrait baiser, non ? », résumant à peu près l'idée : on est entre-soi, une jeunesse qui a décidé

que puisque le monde ne lui appartenait pas, elle en inventerait un où elle pourrait régner sans partage, sur les toits des hôtels, dans les parcs, dans les fêtes, *all access*. Les films de LA envisagent la ville comme une sorte de portail dimensionnel. Ce sont des films de rêves et de dérives, parce que la ville est ainsi, et qu'on peut y perdre la notion du temps et de l'espace, tomber sous son *charme* (au sens magique du terme). Or, la force de David Robert Mitchell est justement celle-ci : l'errance, le flottement, la sensation d'apesanteur qu'il captait dans la mélancolie *teen* de *The Myth of American Sleepover* et l'horreur post-industrielle de *It Follows*. Dans *Under the Silver Lake*, il est trop appliqué à se moquer de ses congénères, ces gens beaux et bien habillés qui possèdent *tous les codes* des univers qu'ils ont colonisés. Il ne se laisse pas aller au *bad trip* parano de son personnage, il veut le montrer du doigt et qu'un putois pisse dessus, histoire que l'on sente bien que quelque chose ne tourne pas rond. Il a raison, bien sûr. Mais la clarté de la satire fait qu'on ne se perd jamais dans (ou sous) le lac argenté. On résiste. Et ce bras de fer, le film ne peut pas en sortir gagnant. LH

Palme d'Or_ « Une affaire de famille » de Hirokazu Kore-Eda

Grand Prix_ « Leto » de Kirill Serebrennikov

Prix de la mise en scène_ Pawel Pawlikowski pour « Cold War »

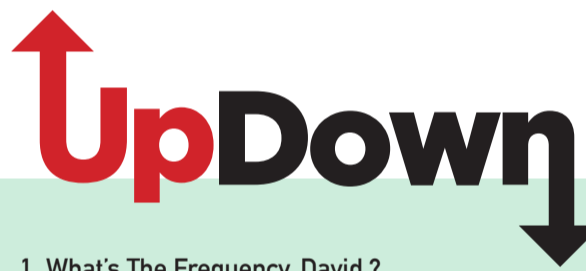
Prix du Jury_ « Les Éternels » de Jia Zhang-Ke

Prix du scénario_ David Robert Mitchell pour « Under the Silverlake »

Prix de la meilleure interprétation féminine_ Sakura Andô dans « Une affaire de famille »

Prix de la meilleure interprétation masculine_ Lily Franky dans « Une affaire de famille »

Caméra d'Or_ Joe Penna pour « Arctic »



1_ What's The Frequency, David ?

Under The Silver Lake peut bien diviser, il est le seul compétiteur à balancer tout cru un hymne pop grésillant assez marquant pour fédérer le temps d'une scène (*L'Été* ne compte pas, les tubes sont réinterprétés). «What's The Frequency, Kenneth ?» de R.E.M. vient donc faire danser le corps d'épouvantail d'Andrew Garfield et résumer le propos noir de David Robert Mitchell sur la pop-culture.



2_ Le côté rosé de la Force

Rosé très clair et minéral, goût de silice, belle acidité, rondeur de la poire, final au goût de grenade : le vin Skywalker (issu des vignes perso de George Lucas, qui ressemble de plus en plus à son pote Francis) est fait pour tous les palais. Vous le trouverez chez l'épicier Michel pour 20 euros.



3_ The Pluto Moment

Une équipe de tournage quitte Shanghai pour se recueillir dans les bois suite à un décès, en espérant retrouver l'inspiration esthétique. Chouette idée, jolies visions, même si on ne sait pas trop si ça marche en fin de compte. Nous, en tout cas, on préfère ressourcer nos imaginaires dans le havre sylvestre de *Leave No Trace*.



4_ Sofia

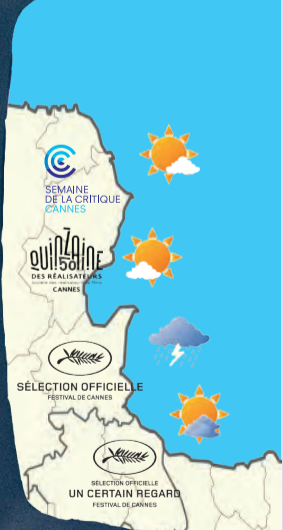
Jeune, jolie mais enceinte alors qu'elle est célibataire, Sofia affronte les qu'en-dira-t-on dans un Maroc patriarcal où elle risque carrément la prison. Tout le programme tient dans ce pitch malgré une surprise finale qui n'efface pas les mines pénétrées de sérieux qui évoluent (au ralenti) dans *Sofia*.



5_ Solo

La presse est étrangement indulgente avec cette merde. On a vu des Renny Harlin mieux emballés. Arbitrairement transformé en « héros Stars Wars » (orphelin, rêvant des étoiles), Han Solo caquette dans le vide. Le mixage est pourri, la musique trop forte et on n'entend pas les voix. On ne voit pas non plus les visages. Un film « date-de-sortie » torché en vitesse (à douze caméras), en lumières sous-ex et à contre-jour pour cacher la misère des décors et des effets spéciaux. Et mythologiquement nul (Han et Chewie sont potes en moins de deux), mais c'est un détail.

LE BULLETIN #METOO



Un micro-climat nuageux assombrit encore les environs du Grand Théâtre Lumière : non content d'objectifier ses personnages féminins, *Under The Silver Lake* fait d'elles autant de harpies en puissance, voire de chiennes prêtes à broyer le héros sous leurs crocs (à l'exception d'une beauté chimérique plutôt rassurante, et pourtant engloutie par les eaux noires de Los Angeles). Le sirocco apporté par *Sofia* ne suffit pas tout à fait à dégeler le Palais : l'héroïne défend ses droits après avoir eu un enfant hors mariage, mais se heurte malgré tout au mépris de la société. Heureusement que *Solo* réchauffe les cœurs en profitant de la cure de jouvence du contrebandier galactique, parangon du machisme prédateur, pour le changer en graine de romantique qu'on imagine mal pirater les règles du consentement.

QUINZAINES DES RÉALISATEURS



Mon voisin Hosoda

À mi-chemin entre Victor Erice et Hayao Miyazaki, entre le film familial et le geste d'auteur, **Mirai, ma petite sœur** de Mamoru Hosoda conte l'histoire universelle d'un petit garçon qui se transforme à la naissance de sa sœur. L'animation au service du miracle quotidien.

Qui a laissé passer un film familial tire-larmes à travers les verrous de la Quinzaine ? Posé sur la terrasse du Marriott, Mamoru Hosoda s'interroge. « *Au Japon, ce sera un film de l'été, marketé pour les familles et les vacanciers. Tout l'opposé de l'esprit cannois ! Tu ne trouves pas ça bizarre, toi, qu'il soit reçu comme un film d'auteur ?* ». Non : *Mirai, ma petite sœur* possède toutes les qualités pour réunir sous un même toit les cinéphiles d'ici et les foules de là-bas. C'est l'histoire la plus délicate et universelle qui soit. Kun, quatre ans tout rond, attend que ses parents reviennent de la maternité en soufflant de la buée sur la vitre. Le petit paquet blanc et fragile qu'ils ouvrent sous ses yeux perplexes, c'est sa petite sœur Mirai (« avenir » en japonais), dont l'existence vient briser ses privilèges et interroger sa place dans la filiation. Il va alors trouver refuge dans des mondes parallèles, guidé par ses proches du passé et du futur (une Mirai adolescente, son grand-père jeune) dans sa quête d'identité. Pour ce cinquième film « personnel » (après avoir usiné des commandes pour la Toei), Mamoru Hosoda utilise les possibilités infinies de l'animation pour filmer l'enfance avec des yeux d'enfant. « *J'avais envie de retrouver mes sensations de petit garçon. Kun n'a pas encore l'âge d'aller à l'école, son univers se résume à sa maison et ses parents. Un espace minuscule qui contient pourtant, en réduction, la vie dans son ensemble.* » C'est en érigeant ce décor concret en principe de mise en scène (la caméra saute de pièce en pièce, jouant sur les changements d'échelle et la circulation du son) que Hosoda éblouit, plus que dans les scènes imaginaires, qui pâlisent de l'inévitable comparaison avec Satoshi Kon. Comme pour ses films précédents, on le préfère en « explorateur des miracles du quotidien » (la formule est d'un critique japonais) qu'en monteur d'échafaudages fantastiques. C'est à la frontière des deux mondes qu'il trouve pourtant l'inspiration. « *J'ai repris mon étude de l'Esprit de la ruche, LE film sur l'enfance qui a changé ma vie, dont je tente de percer le secret - en vain ! - depuis que je l'ai découvert à l'université. Et même si je réfute la comparaison avec Miyazaki, j'avoue avoir gardé le storyboard de Mon Voisin Totoro sur mon bureau pendant l'écriture...* » Entre visions d'auteur et contraintes industrielles, Mamoru Hosoda a trouvé un territoire à habiter. Une jolie maison au parfum d'enfance, où tout le monde est bienvenu.

MICHAËL PATIN

La leçon cannoise

ce que le festival nous a appris le 16 mai

8° Quand il manque de la place,
vire la moins bonne rubrique de ton journal.

LES QUESTIONS QUE TOUT LE MONDE SE POSE



© Romain Cole

AUJOURD'HUI... SPIKE LEE (BlacKkKlansman, La Quinzaine)

Alors, Netflix ?

Ouh là, c'est une embrouille entre Thierry et Ted Sarandos, ça, j'ai rien à voir là-dedans. Tu veux que j'aie des ennuis, c'est ça ? (*il hurle*) « YOU WON'T GET ME ! YOU CAN'T PIN IT ON ME, COPPER ! »

Ça vient d'où, ça ?

James Cagney, *Les Anges aux figures sales*.

Alors, les selfies ?

Entièrement d'accord. La montée des marches prend des heures sinon. Rien à ajouter.

Alors, « les séries c'est de l'industrie et le cinéma de la poésie » ?

(*Il se penche vers notre téléphone*) « Mon bien-aimé Thierry, merci de m'avoir invité au Festival mais sache qu'il y a de la poésie dans les séries. Je le dis avec respect et amour ». Ah ah, je mets les formes, tu vois ! Je ne suis qu'amour. *Peace and Love !*

Alors, mai 68 ?

Faut continuer d'en parler, d'étudier le passé. Ça n'empêche pas de regarder vers le futur en même temps.

Alors, 2001 ?

Kubrick est immense, que dire de plus ? *Docteur Folamour, Orange Mécanique, Full Metal Jacket... Spartacus !* J'ai l'affiche à la maison, dédicacée par Kirk Douglas. Il a signé celle des *Sentiers de la Gloire* aussi.

Alors, Hollywood et Cannes ?

Les temps ont changé, mais on est toujours là, non ? Il y a un *Star Wars* hors-compétition, des stars sur le tapis rouge... Où est le problème ?

Alors, Rambo V ?

(*Long silence*). Question suivante. Non, non... attends. J'aime Sylvester. Il était super dans *Creed*.

Alors, *Driving Miss Daisy* (Miss Daisy et son chauffeur) à Cannes Classics ?

Quoi ? Ils montrent *Driving Miss Daisy* ? Je veux voir le jury qui a pris cette décision !

C'est une nouvelle version... Euh, je veux dire, une nouvelle copie...

Tu m'as fait peur ! Une nouvelle version, t'imagines ? Faudrait qu'il balance Miss Daisy de la voiture dans celle-là. Ou qu'il mette le moteur en marche et fonce droit vers la falaise. Ce film-là, je veux bien le voir : *Driving Miss Daisy off the cliff !*

CANNES, JOUR 8

LA GUERRE DES ÉTOILES



	Jacky Goldberg (Les Inrocks)	Nicolas Schaller (L'Obs)	Christine Masson (France Inter)	Thierry Chèze (Studio)	Emma Jones (BBC)	Théo Ribeton (Stylist)	In the Panda (In the Panda)	Daniel Andreyev (Super Ciné Battle)	Guillemette Odicino (Télérama)	TECH (nous)
Whitney	/	/	/	***	***	/	/	/	**	*
« I Wanna Dance With Somebody »	***	**	**	🌿	🌿	***	***	***	🌿	🌿
Le David Robert Mitchell	**	🌿	**	***	**	***	🌿	***	***	**
Riley Keough	🌿	***	**	🌿	**	🌿	🌿	🎩	***	🌿
L'autre blonde du film	***	***	**	🌿	**	**	🌿	🎩	*	***
Mirai	**	/	/	/	/	/	***	🌿	🌿	***
Guy	/	***	/	***	/	/	/	/	/	***
Catherine	***	***	***	🌿	/	***	●	🎩	*	**
Liliane	🎩	**	***	🌿	/	***	●	🎩	**	*
Amin	/	/	/	***	/	/	/	/	/	***
Solo	/	*	/	●	/	*	*	*	/	●
Lando	***	*	/	●	/	**	**	***	/	●
Pluto Moment	/	/	/	/	/	/	/	/	/	**
Plutôt le moment de rentrer ?	*	●	🌿	**	🌿	●	***	🌿	●	🌿

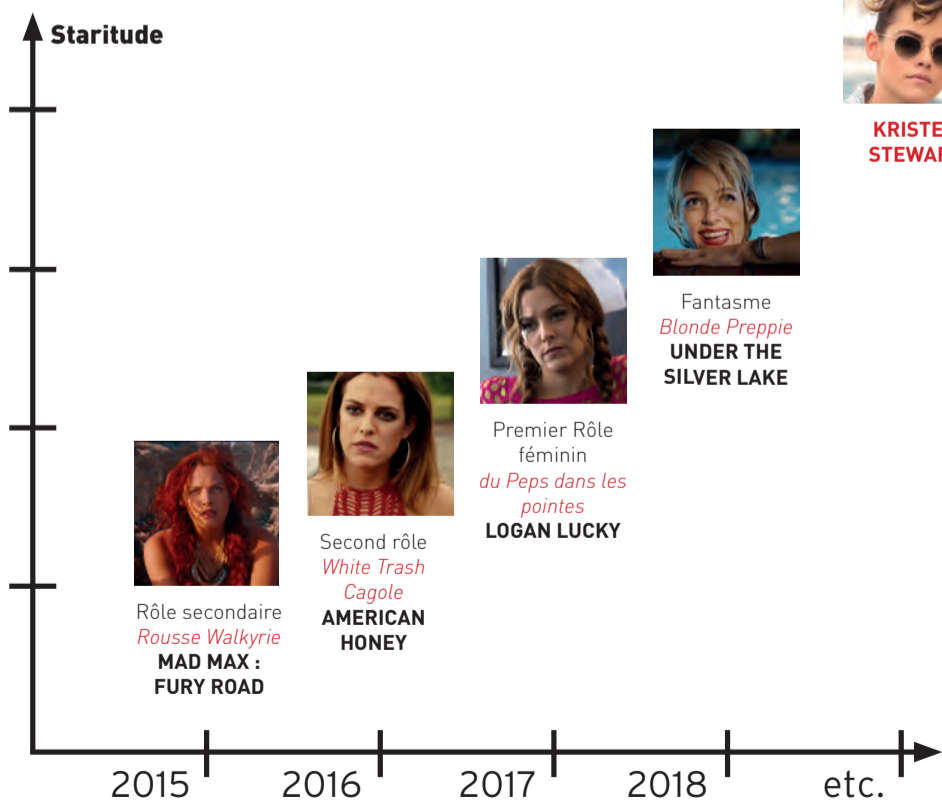
🌿 PALME *** TROIS ÉTOILES ** DEUX ÉTOILES * UNE ÉTOILE ● ROND NOIR / NE SE PRONONCE PAS 🎩 INJOIGNABLE 🎩 DROIT DE RÉSERVE

LA STATOSPHERE

Des chiffres et des êtres

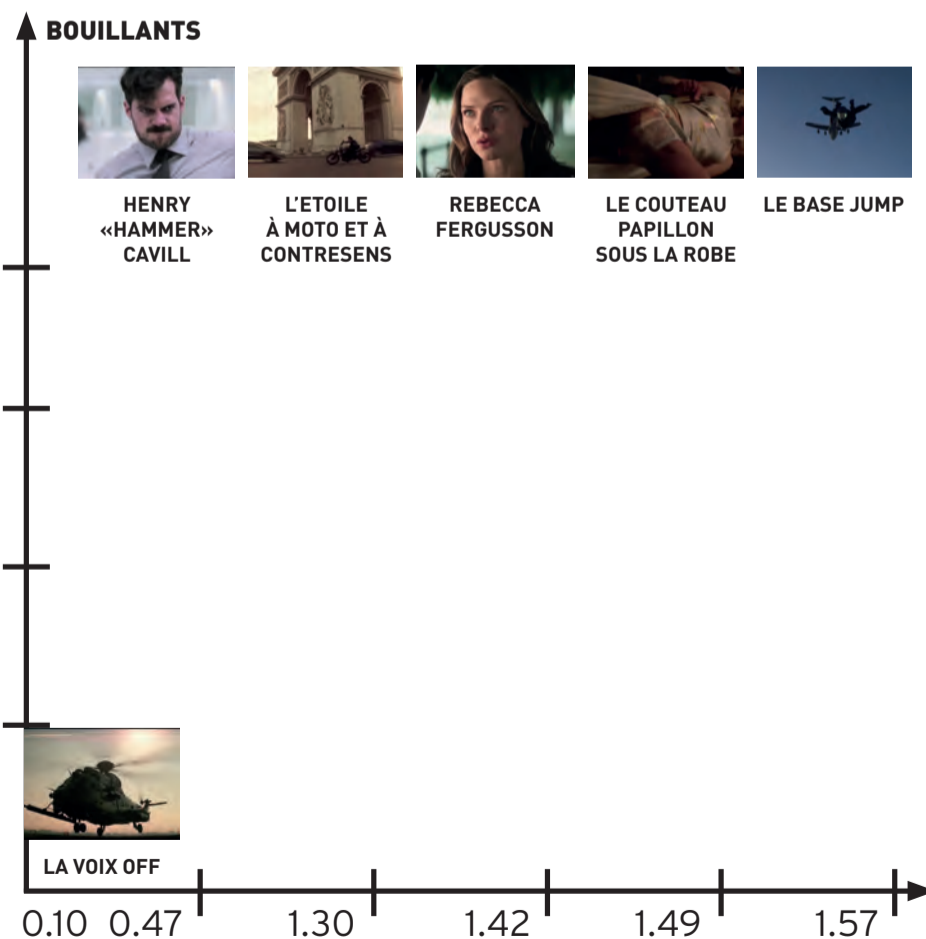
LA COMÈTE DE RILEY

L'étoile de Riley Keough monte très haut et à toute vitesse, suivant une courbe proportionnelle à la stylisation de ses cheveux. La nouvelle Kristen Stewart ?



EXCITATION : TRÈS POSSIBLE

Nous, devant le nouveau trailer de Tom Cruise





ERIC MORILLOT

Avant tout : que fait Éric Morillot à Cannes ?
Journaliste pour Cnews, il couvre tous les soirs l'actualité du Festival avec Sud Radio, Nice Matin et Technikart dans « Cannes Express » à 19H.

D'après vous quelle est la portée de la voix dans le métier d'animateur radio ?

La voix est non seulement essentielle mais précieuse, c'est un élément capital de notre métier, car à la différence de la télévision, nous sommes exclusivement déterminés pas notre voix qui est notre marque de fabrique, le seul vecteur d'identification et d'émotions pour les auditeurs.

Pensez-vous que c'est un art de l'intime ?

Bien entendu ! Elle permet de nourrir cette relation d'intimité avec l'auditeur. Mais surtout elle est une porte, au même titre que le livre, vers l'imaginaire. Car c'est ce que nous sommes des interprètes de l'imaginaire.

Que dire des silences ?

En radio le silence est roi, il ponctue le discours, il existe comme la respiration entre les idées et les mots. Il est ce petit bol d'air entre les lignes

qui fait la différence entre une histoire trop bien dite, et un propos bien compris.

Une recette de grand-mère pour garder sa voix ?

La voix est toujours plus chaude et malléable le soir, elle mûrit et évolue beaucoup au cours de la journée. Mais le meilleur conseil reste encore de fermer un peu sa gueule, ça détend les cordes.

Quelle est d'après vous la meilleure voix de la radio française ?

Sans conteste Edouard Baer dans la matinale de Nova, il nous est absolument supérieur. Chapeau, Monsieur.

NIGHT CLUBBING

Photos par Gilles Petipas & Foc Kan



1



2



3



4



5



6



7



8



9



13



16



10



11



12



14



15

DÎNER S. PELLEGRINO; PRÉPARATION DES « CANNES DANS LE NOIR »; FRANKY ZAPATA « L'HOMME VOLANT » & NAIVE NEW BEATERS A L'A.M.E

1. Instant S. Pellegrino 2, 6 & 8. Dîner S. Pellegrino 3. L'équipe Audible et Edouard de Broglie sur le Techniboat 4. Le Jury des Cannes dans le noir 2018 - Dorothée Prudhomme, Alain Kruger, Blandine Thibault Biacabe, Fabrice de Rohan Chabot, Edouard de Broglie 5. Hélico à l'Annex Beach 7. Le Chef Carl Dutting aux fourneaux de la plage S. Pellegrino 9. Startup outfit and now media outfit @kymono.co #amalonefamily @amalone.fr 10. Le paparazzi étanche 11. La guerre des étoiles 12. Le groupe Naive New Beaters en concert à l'A.M.E 13. Francky Zapata, Jacky Jayet, Anouk Fortafo et Nicolas Ivanoff 14. Fabrice de Rohan Chabot & Edouard de Broglie 15. Atterrissage réussi pour Franky Zapata 16. L'oeuf parfait du chef Carl Dutting



17



18



19



20

MAGNUM



21



22



23



24

CHRISTOPHE
GUILLARMÉ



25



27



26



28

**«EN GUERRE» PARTY
AU MAGNUM BEACH;
SPIKE LEE POUR
«BLACKKLANSMAN»
& BUFFALO 8;
MONTÉE DES
MARCHES «BURNING»
DE LEE CHANG-DONG**

17. Madeleine Feret-Fleury, directeur Laurier Fourniau and Solene Moreau 18. Eddie Megraoui 19. Yanis Si Ah, Alyzee Lalande et Alexis Loizon 20. Alexis Loizon 21. Aure Atika 22. Blanca Blanco dans une maxi robe Christophe Guillarmé 23. Felix Moati 24. Theo Dumont, Steven Adams de Buffalo 8 & friends 25. Photo de groupe à la partie «En Guerre» 26. Theo Dumont, Spike Lee, Steven Adams, Tonya Lewis Lee, Carol Ann Shine, Inuka Bacote 27. Childeric Muller, Cedric Apikian 28. Christian Rossignon



MONTÉE DES MARCHES «SOLO: A STAR WARS STORY» & «GREASE» 29.Hofit Golan 30.Afida Turner 32.Alessandra Ambrosio 33.Kelly Preston, Benjamin Travolta, John Travolta et Ella Travolta 34.Joonas Suotamo, Thandie Newton, Woody Harrelson, Ron Howard, Emilia Clarke, Alden Ehrenreich, Donald Glover, Chewbacca, Paul Bettany et Phoebe Waller-Bridge 35.Daniela Lopez 36.John Travolta 37.Thomas Vergara, Nabilla Benattia 38.Michelle Rodriguez 39.Jennifer Conelly 40.Emilia Clarke


TECHNIKART VOUS DONNE RDV
 Chaque soir à 19h sur
Facebook - @Technikartmag
 dans
«CANNES EXPRESS»
 présentée par **Eric Morillot**
 épaulé par **Jérémy Kiffel**
 en **duplex** du **«Techniboat»**
 le yacht du magazine Technikart à quai face au palais







«Kongas» le groupe Disco Culte de Cerrone en version relifté sera en concert à la Villa Schweppes ce soir + Séance de rattrapage le 18 à partir de 20h sur le Techniboat
Sur invitation Nicolas Ullmann : 06 12 06 58 72

IN ENGLISH PLEASE
THIS MOVIE THAT I LOVE
Amin from Philippe Faucon tells the story of immigrant workers, delocalized by definition, taken apart from themselves but at war against no one.

Tell me your name, I'll tell you who you are. Philippe Faucon's movie titles are everything but hazardous. In *Samia* (2000) like in *Fatima* (2015), there was a mother and her daughters, but the name permitted to climb up from one generation to another, and as such change the preoccupation of the movie. Because, you see, Faucon is a preoccupied director more than a social, societal, sociological or engaged one. *Amin* tells the story of a foyer of immigrant workers, where people meet up coming back from the working site. For the first ten minutes we follow every face wondering which one is *Amin* (or who will be the movie about), as if every trajectory deserved to be told equally. Eventually our attention stops on big Senegalese guy, Moustapha Mbengue, true cinema presence although playing an absence. He is here, works well, is hired by Emmanuelle Devos, they'll even sleep together for a while, almost normally. But his mind is elsewhere, in Senegal, where he often takes the risk to go to with euros in his socks and a lost mind. Because there, he isn't either in his place : his kids that barely know him, his wife reproaching his sacrifice or not taking her with him. Back in France we can measure the gap between them, the degree of their despair, resentment and feeling of impossible. Immigrant workers has already been a subject for cinema, but always under the angle of the lag between them and the others, never that of miss or fear of the emptiness. How to fill that ? How to escape a form of fatality, that indicates in front of his eyes the journey of an old Algerian reaching retirement ? *Amin* doesn't have the key or the answer. Neither does Faucon. Here is what makes the beauty of his film making : questions.

PROPOS TRADUTTS PAR MELCHIOR

TECHNIKART Editeur Fabrice de Rohan Chabot | fchabot@technikart.com • **Comité éditorial** Gaël Golhen | ggolhen@gmail.com • François Grelet | greletf@gmail.com • Léonard Haddad | leohaddad@wanadoo.fr • Benjamin Rozovas | brozovas@gmail.com • **Direction artistique** Alexandre Mouawad (pages 1 à 7) et Katia Simon (pages 8 à 16) • **Rédacteurs** Gérard Delorme • Frédéric Foubert • Michael Patin • Melchior Riant • François Rieux • Yal Sadat • Nicolas Ullmann • **Partie Nightclubbing** • Randall Price • Fabrice Brovelli & Christophe Caurret • **Photographes** Romain Cole • Foc Kan • Gilles Petipas | gpetipas@gmail.com • **Technikart bureau** Paris 5 rue Magellan, 75008 Paris • **Publicité** 06 08 45 39 08 • **imprimeur** La bande à Bonnot • Dépôt légal. A parution • NE PAS JETER SUR LA VOIE PUBLIQUE

Orange vous offre le Wifi sur la Croisette. Vivez toutes les émotions du Cinéma avec Orange

We ARE life. WATER

**ARE Water Partenaire Officiel du Techniboat
Festival du film de Cannes 2018**
#WaterIsNotJustWater

Depuis l'année 2017, l'eau Are reste **médaille d'or au Concours International AVPA** - Paris

Photos par Gilles Petipas & la team Technikart





IN
ENGLISH
PLEASE

Brought to you by
Grand
Seigneur

MAGICALLY GOOD CHOCOLATE PECAN WHISKY CAKE

For a cake to serve
10 - 12 chocolate lovers

- 100 g / 3 ounces dark chocolate, broken into pieces
- 250 g toasted pecans
- 1/4 teaspoon salt
- 1 tablespoon unsweetened cocoa powder
- 75 g / 3/8 cup sugar
- 3 whole eggs
- 2 extra egg whites

Okay. I will admit that this cake may be a bit more of a challenge for you. But be bold in the kitchen! This cake is truly worthy of any fancy film party, birthday, or special occasion. This is the cake, in fact, that brought Balthus and me to France (by hot air balloon) when we won a US cake competition.

You can follow the magical exploits and recipes of Chef Randall and his Púca/Cat in Grand Seigneur magazine, and sometime soon in book form - The New Adventures of Chef & Chat! Balthus and I tell our story, illustrated by artist Nicolas Cherati.

Mix chocolate, pecans, salt, cocoa powder and sugar in food processor. Pulse to make crumbs. Add whole eggs, one at a time. Beat egg whites until stiff and fold into the batter. Pour into 9 inch/22 cm removable bottom cake pan.

Bake at 150 C / 300 F until a pick comes clean, about 25 minutes.

Cool completely before turning out of pan. The cake will be about 2.5 cm / 1 inch high.

Carefully split cake into two layers. It is fragile. Use another flat cake pan bottom if you have one to remove the top layer of cake.

Place the cake layer on a serving plate. Sprinkle with one tablespoon whisky. Spread with one third of the buttercream. Sprinkle the second cake layer with one tablespoon of whisky, then gently turn it on top of the first layer. Spread the top and sides with the remaining buttercream.

MAGICALLY GOOD CHOCOLATE BUTTERCREAM

- 100 g / 3 1/2 ounces unsalted butter, room temperature
- Pinch salt
- 90 g / scant 1/2 cup granulated sugar
- 1 tablespoon unsweetened cocoa powder
- 2 eggs
- 100 g / 3 ounces dark chocolate, melted
- 1 tablespoon whisky

Beat the butter, salt and sugar with an electric mixer until light and fluffy. Beat in the eggs, one at a time, beating well between each addition. Stir in the melted chocolate and whisky, and beat on high speed for one minute.

Chill the buttercream for one hour or more. Beat on high speed until fluffy before using on the cake.

RANDALL PRICE WITH NICOLAS CHERATI

LA RUBRIQUE DE MONSIEUR CANNES-NAVAL

Le temps filant, aujourd'hui je vais me concentrer sur mes rituels gourmandise. Je file place du jeux de boules, je ne sais pas si c'est son nom mais c'est le défilé de la pétanque. Je commande au petit kiosque un des Pan Bagnat dont je rêve la nuit quand je suis loin de lui. Assaisonnement parfait, pain frais, vinaigrette, pour cinq balles. Je rencontre un nouvel adhérent pour le club de la «Pierrericharderie» en la personne du compositeur Jackson qui aura passé sa journée entre le palais et sa chambre d'hotel, courant la Croisette pour mettre son smoking à un moment inopportun. Heureusement qu'il ne l'oublie pas pour une légendaire montée des marches sous fond de John Williams, où la traditionnelle garde républicaine est remplacée par des Storm Troopers, et de Chewbacca qui a eu une dérogation spéciale quant au port du nœud papillon. Je ne sais pas si c'est la montée, la présence de l'équipe ou le sosie de Michael Jackson présent dans la salle... Mais franchement ce « Star Wars » redore la blason de la saga comparé aux deux horribles précédents films de la franchise. Deuxième rituel gourmandise, j'entraîne mon équipe à ma pizzeria préférée, celle du Port : « Cresci », où par peur de ne pas y revenir, j'y commande tout ce que j'aime. Pizza en forme de lune à se taper la tête contre les murs, pâtes fraîches, grande assiette de salade verte pour une touche de vert déculpabilisante. Deux fois moins cher, deux fois mieux servi que pas mal d'attrape-festivaliers. Qu'est ce qui m'a pris, j'ai plus vingt ans, « j'ai les dents du fond qui baignent » comme Monsieur Creosote joué par Terry Jones dans «Le sens de la vie» des Monty Python. J'ai du mal à marcher. Les hurlements de Chewbacca résonnent dans le ciel pour lancer un feu d'artifice, concentré sur sept minutes, faisant péter autant de fusées qu'un 14 juillet. La soirée «Han Solo» se fait remarquer : deux plages réservées, de la fumée sortant du sable, faisceaux lumineux dans le ciel façon appel de Batman, Croisette bloquée par un contrôle sécurité aussi sophistiqué que dans un aéroport américain. On arrive plage Magnum où a lieu la soirée « En guerre », nouvelle collaboration de Stéphane Brizé et Vincent Lindon. Je m'amuse de l'absurdité cannoise de danser en smoking, robes à paillettes, champagne à la main pour fêter un film sur les luttes ouvrières et syndicales. Un tour sur la terrasse « Sandra & Co » à qui je dédie ainsi qu'à son équipe la palme du meilleur accueil et du meilleur Cognac : un Martell cordon bleu s'il vous plaît. A 1H20 je reçois un sms m'informant que si je veux rapatrier une des mes multiples valises à Paris, « c'est maintenant ou jamais !!! » Dans ma tête j'avais noté cette mission pour le lendemain sans savoir que le départ de ces amis était prévu pour 6H du matin. Je cours au Techniboat, qui ce soir était off. J'escalade le ponton relevé façon pont-levis de château fort. Chère équipe de Technikart, si vous avez été réveillé ou avez flippé d'un bruit dans la nuit, je vous prie de m'excuser, ce n'était que moi. Je rentre faire du rangement encore enivré de Cognac. Je mets le réveil à 6H pour remettre la valise à mes généreux amis. Promis de retour à Paris, j'appendrai à noter mes rendez-vous ailleurs que dans mon agenda scolaire « Simon's Cat ». J'étudierai en détail l'application dédiée du nouveau téléphone que je m'achèterai à mon arrivée car le mien déjà très mal en point se désintègrera comme la voiture des « Blues Brothers » à la fin du Festival. A demain pour de nouvelles aventures. Cheers.



PAR NICOLAS ULLMANN / PHOTO DAVID ZAGDOUN



PLAYLIST LA GROSSE MONTÉE

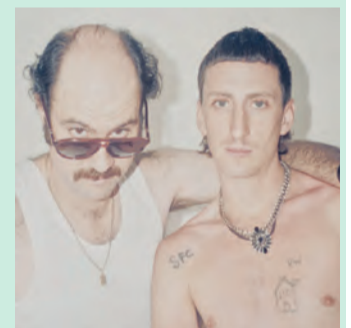
Par General Pop
generalpop.com



« TIGHTROPE »
Janelle Monáe



« DISCO HI-LIFE »
Orlando Julius



« THE EDGE »
Donny Benet &
Kirin J Callinan



« APHONE »
Aloïse Sauvage



« THERE IS A LIGHT THAT
NEVER GOES OUT »
The Smiths



ANTONIN DUPETY & VALENTIN CAMBOU

Avant tout : Que faites-vous à Cannes ?

Nous avons composé et interprété la bande originale du Film « Basses » de Félix Imbert qui a été sélectionné à la quinzaine des réalisateurs. La musique a été subventionné par la SACEM qui nous a donc invités à venir sur le festival...

Quelle est votre playlist idéale pour le Festival ?

- Riuichi Sakamoto - *Plastic Bamboo*
- The Mystic Jungle Tribe - *Terrazza sul mare*
- Rahsaan Roland Kirk - *The Inflated Tear*

Pouvez-vous nous parler de la place de la composition musicale dans le monde du cinéma ?

Lorsque l'on parle de composition musicale au cinéma, au premier abord, on pense à Thomas Newman, à John Williams ou encore Bernard Herrmann, les grands compositeurs, qui ont marqué le genre, et qui l'ont codifié. Il s'agit souvent de thèmes de personnages ou de lieux, écrits pour orchestre.

Pour l'écriture de la bande originale de « Basses » on a dû composer avec cette contrainte : la musique est totalement diégétique (mis à part à un moment clé), ce qui était une envie de Félix dès le début pour son film. Donc l'idée c'était de composer les morceaux que les personnages du film seraient susceptibles d'écouter, plutôt que la bande originale du film lui-même. C'est ça qui nous a bien guidé, en fait, d'écrire le track qu'ils mettent dans leur soirée, ou celui qui passe dans leur autoradio avant d'aller en free party.

D'après vous, quelle est la place de la musique électronique dans la composition de musique de film ?

On trouve que celle-ci est de plus en plus présente au cinéma, et c'est complètement dû à sa démocratisation. Les boîtes à rythmes, les synthétiseurs, et plus récemment la musique assistée par ordinateur sont utilisés par de plus en plus de monde et on le constate entre autre dans les oeuvres de musiciens plus traditionnels.

Les films actuels sont tous de différentes manières imprégnés de musique électronique. Récemment, l'exemple le plus mainstream c'est sans doute « 120 battements par minute » avec Arnaud Rebotini à la BO.

Dans « Basses », Félix met en scène des jeunes qui écoutent de la techno, de la house, de la hardtek, il était donc évident que ces genres musicaux se retrouvent dans le film.

Préférez-vous travailler à partir d'images ou de scénarios ?

C'est assez difficile à dire, puisque nous n'avons pas une énorme expérience en composition de musique de film.

On peut dire que travailler à partir d'un scénario donne beaucoup d'idées, peut être même trop en fait. Une fois qu'on a les images, on se rend compte que ce qui nous paraissait évident à la lecture du scénario n'est peut être pas parfaitement adapté au regard du réalisateur, que les atmosphères ne concordent peut être pas tout à fait.

C'est un peu ce qui s'est passé pour « Basses ». On a commencé à travailler à partir du scénario, à développer des idées en s'imaginant les plans. Puis Félix est venu chez nous avec un premier montage. C'était un moment assez particulier, puisque nous avons travaillé chacun de notre côté et que l'on se mettait un peu la pression à l'idée de se partager notre travail.

Lors du visionnage, l'image nous a permis de réaliser un certain affinement de la musique. Travailler tout d'abord avec le scénario et ensuite avec l'image nous paraît donc être une bonne méthode.

Quelle est votre histoire avec la composition de musique de film ?

Nous sommes avant tout amis de longue date, et avons plusieurs projets musicaux en commun. Indépendamment, nous avons déjà travaillé sur des projets de musique à l'image.

Notre histoire commune avec la composition de musique de film est assez récente. On a composé la musique pour un film d'entreprise il y a trois ans puis notre ami Félix nous a proposé de composer la musique de « Basses » alors qu'il finalisait l'écriture de son scénario.

L'astronaute Thomas Pesquet prêt pour la montée des marches
du Festival de Cannes habillé par agnès b. !

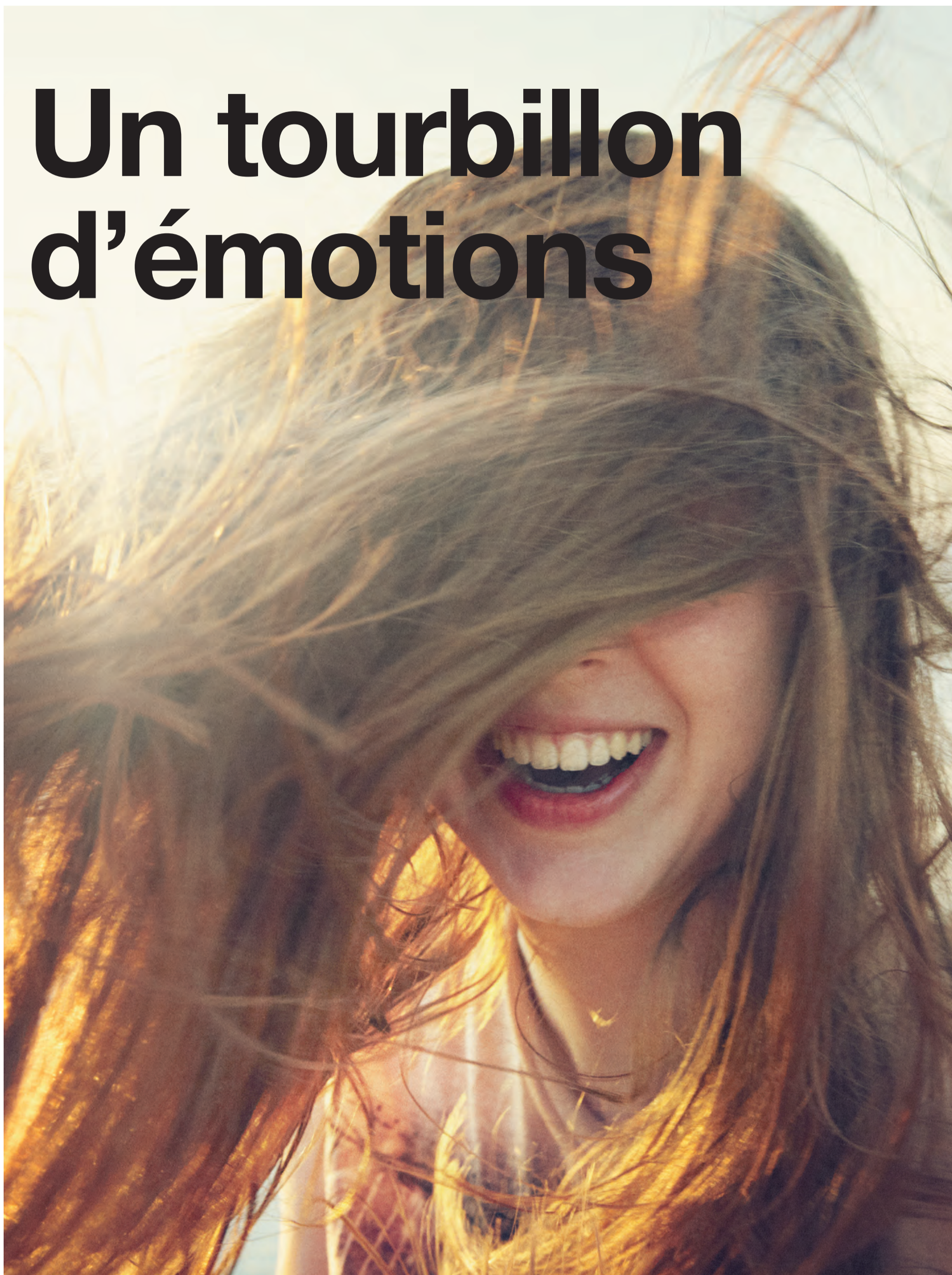


agnès b.
Cannes

3 rue des
frères Casanova

ouvert cette semaine
10^h30 → 20H !!

Un tourbillon d'émotions



Vivez toutes les émotions
du **Cinéma avec Orange.**



FESTIVAL DE CANNES
Partenaire Officiel